

folio
POLICIER



**ANTONIO
MANZINI**

**La course
des hamsters**

FOLIO POLICIER

Antonio Manzini

La course des hamsters

*Traduit de l'italien
par Samuel Sfez*

Denoël

Titre original :

LA GIOSTRA DEI CRICETI

© Sellerio Editore, Palerme, 2017.

© Éditions Denoël, 2019, pour la traduction française.

Couverture : Photo © BILDAGENTUR-ONLINE/O.DIEZ/SPL/
COSMOS (détail).

Né à Rome en 1964, Antonio Manzini est acteur, scénariste, réalisateur et écrivain. Il vit en Italie. Ses romans se sont vendus à plus d'un million d'exemplaires dans son pays.

*Un après-midi je suis allé
voir mon premier roman
exposé dans une librairie.
Je me suis approché,
j'en ai pris un exemplaire
et je l'ai glissé discrètement
dans le panier plein de livres
qu'un client distrait avait
abandonné par terre.
C'est à ce monsieur que je ne
connais pas et qui a retrouvé
chez lui mon livre clandestin
que je dédie ce deuxième roman.
En espérant que, cette fois-ci,
il l'achète de sa propre initiative.*

«Pas de fleurs, pas de funérailles, pas
de fanfare.»

Fredric BROWN

Ce livre est sorti en 2007, et c'est le premier que j'ai conçu et écrit comme un roman, car le précédent, Sangue marcio, était né comme une pièce de théâtre. Mon étrange aventure a débuté avec La course des hamsters et je suis heureux qu'il reçoive cette deuxième chance. J'ai envisagé de le retoucher, mais ce serait devenu un autre livre et, malgré la tentation, j'ai laissé tomber. Je préfère le considérer comme une partie des fondations de ma maison, or on ne peut pas modifier les soubassements, creuser à nouveau le périmètre. Je laisse aussi la dédicace, les remerciements et, qui sait pourquoi, les endroits où j'ai écrit. Comme s'ils avaient la moindre importance. Je ne sais plus à quoi je pensais à l'époque, je ne m'en souviens pas. J'ajoute seulement un détail à ce préambule. J'aimerais dédier cette nouvelle publication à Libero de Rienzo. Et remercier toutes celles et ceux qui ont lu ce roman il y a dix ans, ainsi qu'Einaudi Stile Libero, qui l'a publié.

A. M.

LUNDI

1

René regarda sa montre.

Temps imparti : cinq minutes. Il en restait trois.

La sueur coulait le long de sa colonne vertébrale, collée contre le poteau d'un lampadaire. La rue était vide et grise. Dans le virage, au bout, on apercevait les étals d'un marché de quartier. Il entrevoyait des tabliers colorés, de la vaisselle, des morceaux de morue séchée qui pendaient à des cordes effilochées. En face, derrière un concessionnaire automobile aux vitres embuées de crasse, devait se trouver la voiture trafiquée de Linceul, moteur allumé, en attente.

Il regarda de nouveau sa montre. Dans deux minutes et vingt secondes, Franco et le Chinois sortiraient par la porte vitrée de la banque tandis que la BMW, parfaitement synchronisée, déboulerait au coin de la rue. Et ils partiraient. Pour toujours.

Il observa son reflet dans la vitrine de la quincaillerie faisant face à la Caisse rurale des Marches. Il se vit adossé au poteau. Immobile. Comme congelé, avec ses lunettes de soleil et les mains dans les

poches. On le remarquait à des kilomètres. C'était écrit sur son front, ce qu'il faisait. Une voiture passa, légère. Sur la banquette arrière, un gros labrador aboya.

Deux minutes. Il restait deux minutes.

Il préférait ne pas se retourner pour regarder dans la banque. S'il y avait un blessé, ou pire, un mort, les choses prendraient une tout autre tournure. Celle de la perpétuité. Mais René n'avait pas entendu de coups de feu. Ni de cris.

Une minute et quarante-cinq secondes. Il restait une minute et quarante-cinq secondes.

Son pouls était monté à cent trente. L'acidité du croissant à la crème lui remonta dans l'œsophage.

Putain, c'est long, cinq minutes, se dit-il.

Une minute et vingt secondes.

Il retira ses lunettes de soleil, nettoya les verres. De nouveau, il se regarda dans la vitrine de la quincaillerie. Ses cheveux roux brillaient comme une bouée en pleine mer. Maintenant, sans lunettes, il avait seulement l'air d'un désœuvré qui jette un œil distrait aux magasins. Beaucoup mieux.

Une minute. Il ne restait qu'une minute.

Il ne pouvait s'empêcher de jouer avec les pièces dans sa poche. Derrière, sous la ceinture de son pantalon, il éprouvait la dureté de son arme. Autour du fer, la peau avait sué.

Une grosse dame alla jeter ses poubelles dans les containers devant lui. Il l'observa. L'espace d'un instant, René eut peur qu'elle ne veuille entrer dans la banque. Il aurait dû la suivre à l'intérieur, la jeter au sol, l'assommer, la neutraliser. Et ce n'était

pas sa tasse de thé. Ça, c'était pour Franco et le Chinois. Heureusement, la femme poursuit son chemin en direction du marché. René soupira.

Trente secondes.

La voilà !

Ponctuelle, la BMW métallisée pointa le museau au coin de la rue. Elle accéléra avec un rugissement dont seules les voitures allemandes ont le secret. René décolla le dos du lampadaire et s'approcha de la porte vitrée de la banque. Il frappa. Il ne voyait pas à l'intérieur, mais Franco et le Chinois l'avaient sûrement entendu. Derrière lui, les pneus de Linceul crissèrent sur le bitume. Cela dura trois secondes et se conclut par un affreux bruit de ferraille. René se retourna vers la rue. Le nez de la BMW était couvert de sacs-poubelle, et la moitié du capot s'était enfoncé dans le container pour verre. Au même moment, la porte de la banque s'ouvrit et vomit Franco et le Chinois, mitraillettes au poing et lunettes de soleil sur le nez, tandis que l'alarme hurlait dans leur dos.

« Roule, roule, roule ! » hurla Franco.

Linceul faisait marche arrière pour libérer la voiture et traînait le container qui refusait de se détacher. René courut vers la BMW. Franco et le Chinois étaient déjà montés à bord. La voiture rugissait inutilement, piégée par le collecteur du recyclage tel un lion dans le filet des Wairiri.

« Monte, connard ! » hurla Franco à René.

Il hésita.

Monter ne servait à rien. Il sauta sur le capot de la voiture et se mit à donner des coups de pied dans

le container. Les gens étaient sortis des magasins pour profiter du spectacle. Une fille chargée de provisions comme une mule les observait en riant. Le Chinois et Franco descendirent de voiture, et tous trois poussèrent ce monstre rempli de bouteilles et de canettes qui ne voulait pas se détacher.

La sirène des carabiniers hurlait au coin de la rue. Ils arrivaient. René fit un rapide calcul. Même s'ils partaient maintenant, les carabiniers les rattraperaient. Il sauta du capot, jeta son pistolet dans la poubelle et se mit à courir.

«Ordure, tu te tires?» lui hurla Franco, tandis qu'il donnait des coups de poing dans la poubelle avec le Chinois.

« Nom ?

— Renato Massa, dit René.

— Né à ?

— Rome, le 7 octobre 1963.

— Domicile ?

— Troisième pont, Laurentino 38*.

— ... Laurentino 38, répéta le brigadier tout en enfonçant les touches de son clavier.

— Alors, René, intervint l'adjutant.

— Qu'est-ce que je peux dire, chef ?

— Rien, Massa, rien. Mais bon, tu étais en conditionnelle, et tu te mets à faire des braquages ?

Alors ?

— Eh... Qu'est-ce que je peux dire, chef ?

— Rien, Massa, rien. »

Le soleil avait déjà disparu. Une lumière grisâtre filtrait entre les barreaux de la fenêtre de cette pièce

* Situé en banlieue sud de Rome, le quartier Laurentino 38 est célèbre pour ses « ponts » habités qui enjambent l'artère principale. (Toutes les notes sont du traducteur.)

miteuse et nue. Sous un néon crépitant, René était assis devant un adjudant pourvu d'une moustache noire à la Zapata. Sur le côté, un jeune brigadier chauve écrivait à une vitesse impressionnante sur le vieil IBM posé sur une table branlante.

C'était la cinquième fois qu'il se faisait arrêter. Aux trois mois qu'il avait gagnés en conditionnelle et qu'il devrait maintenant faire s'ajoutait l'attaque à main armée. Au moins sept ans. Il aurait presque cinquante ans à sa sortie. Sa vie avait filé comme ça. Une luge sur une pente enneigée, tellement rapide qu'on n'a pas le temps de la voir passer, qui n'est déjà plus qu'un point au fond de la vallée.

René puait la sueur et l'adrénaline. Ses cheveux rouge feu se dressaient tout seuls. Ses yeux gris s'étaient éteints dans le réseau de rides qui s'entrecroisaient autour de ses orbites. Ses paupières lourdes cédaient au sommeil. Il se sentait sale et rêvait d'aller aux toilettes. Il voulait seulement dormir. Propre. Même dans une cellule. De toute façon, c'était plié. Ils les avaient arrêtés. Maintenant, c'était seulement une question de délais bureaucratiques, d'attente, de papiers à remplir. Comme ses journées pendant sept ans. Il regretta de ne pas avoir tiré un bon coup avant d'aller à la Caisse rurale. Ça lui aurait fait des souvenirs. Au moins les trois premiers mois.

Il regarda entre les barreaux le morceau de ciel qui était devenu noir. À travers la porte, il entendait les bruits de la caserne. Des voix, des rires, de vieilles imprimantes à aiguille. Franco et le Chinois pouvaient très bien subir un interrogatoire similaire

dans la pièce voisine. Il espérait que Linceul aussi y était. Il l'aurait tué de ses mains. Seul un abruti pouvait se prendre un container à ordures. Et lui, il avait réussi.

«Donc, Renato Massa, dit René, était adossé à un lampadaire devant la Caisse rurale des Marches à 9 h 35 le 23 février, tandis que ses complices Franco Trudoni et Antonio Cassaruolo, dit le Chinois, opéraient à l'intérieur de la banque. La voiture, conduite par un quatrième complice... »

Un éclair illumina le cerveau endormi de René.

Par un quatrième complice ? Ils ne connaissent pas son nom ? Alors ils n'ont pas attrapé Linceul ! pensa-t-il.

« Venez-en aux faits que monsieur ne connaît pas, intervint l'adjudant en regardant René d'un air déçu.

— Donc, Renato Massa a pris la fuite, rattrapé et interpellé par le carabinier première classe Cecere, tandis que Trudoni tirait trois coups de feu contre la voiture de patrouille, blessant le brigadier Biamonte à la jambe gauche. »

René était assis, ce qui lui évita de tomber par terre. Franco avait tiré ! Le sang reflua de son cerveau jusque dans ses pieds, empêchant le moindre mouvement.

« L'adjudant Borgiani a répondu au coup de feu, blessant au thorax Antonio Cassaruolo. À la vue de son compagnon blessé, le complice au volant a pris la fuite à pied, couvert par les tirs croisés de Trudoni, qui ont blessé le brigadier Biamonte au poumon droit. Le brigadier Bucchi a atteint de trois

coups au ventre et à la tête Francesco Trudoni, qui s'est effondré sans vie sur le capot de la BMW immatriculée...

— Ça suffit, merci. Le brigadier Biamonte est mort à l'hôpital. Massa, tu as compris dans quelle merde tu es, maintenant? »

René haletait. Le braquage avait tourné à la fusillade, avec trois morts. Un carabinier. Et deux de ses complices, qui quelques heures plus tôt lui avaient assuré que ce serait un boulot tranquille. Une promenade de santé. L'image que se faisait René d'un boulot tranquille ne consistait pas à tirer sur des carabiniers. C'était stupide, on avait toujours à y perdre.

« Adjudant, mais moi, qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans? J'ai pas tiré. Je me suis enfui! »

L'adjudant le regarda, sérieux.

« Adjudant, j'étais même pas armé. Écrivez, écrivez ça, lança René au brigadier qui se contentait de fixer l'écran verdâtre de son ordinateur.

— Le problème, Massa, c'est que plusieurs milliers d'euros ont quitté la banque. Ils n'étaient pas dans la voiture. Tes amis ne les avaient pas. Toi non plus... Où ils sont passés? Comment s'appelle celui qui s'est enfui? »

René était trop fatigué. Il aurait voulu être déjà dans une cellule, sur un lit, à se reposer. À penser que, en moins de cinq minutes, sa vie s'était précipitée dans le ravin.

« Alors, qui c'est? » insistait l'adjudant.

Mais l'instinct de René était clair : nier, nier, nier.

« Qu'est-ce que j'en sais? Moi, je connaissais

seulement Franco et le Chinois. L'autre, c'était un copain à eux.»

L'adjudant enroulait ses moustaches noires autour de son doigt et le fixait en silence. Il ne le croyait pas. René l'observa. Les yeux du militaire étaient tels deux couteaux aiguisés. Il ne parvint pas à soutenir son regard et baissa la tête. Donner le nom de Roberto Baiocchi dit Linceul était impensable, même si cet incapable était en ce moment en train de compter tranquillement les billets.

«Je l'ai jamais vu. À la banque, j'y suis allé en bus, mentit-il en fixant le lino jaune au sol.

— Lequel? demanda l'adjudant, implacable.

— Lequel quoi?

— Quel bus? Donne-moi le numéro.

— Je me rappelle pas.

— Alors dis-moi où tu l'as pris. Tu t'en souviens?

— Non...»

L'adjudant finit par s'asseoir. De deux coups secs, il chassa les pellicules de sa veste.

«Je peux fumer? demanda René.

— Non.»

Une bonne minute s'écoula sans que personne ne prononce un mot. Puis l'adjudant se tourna vers le brigadier. Il lui sourit, et se retourna vers René.

«Massa, on n'a pas de temps à perdre.

— Envoyez-moi en cellule, et qu'on n'en parle plus. Je suis fatigué, j'en ai marre et je sais rien.

— Dommage, si tu nous aides, ça pourrait t'être utile.

— Allez vous faire foutre!»

L'adjudant se frotta les yeux, se leva et sortit sans

un mot. Sans claquer la porte. Le brigadier bâilla, s'étira, pianota quelques mots sur l'ordinateur puis suivit l'adjutant. René resta seul pendant dix secondes. Derrière la porte, les bruits s'étaient calmés. Deux militaires entrèrent, le saisirent par les bras et l'emmenèrent. Il avait été bon. Une tombe. Exemple.

Les portières de la camionnette battirent violemment et René se trouva seul dans le panier à salade. Quelqu'un démarra, et après quelques secousses le véhicule se mit en route. René regarda autour de lui. Dans le noir, recroquevillé dans un coin, se trouvait un homme. Il avait les cheveux jaunes comme la paille. Il ne parlait pas, il restait par terre, replié sur lui-même. Sa tête ballotait à chaque cahot. Un jeune carabinier et un autre plus âgé étaient assis devant lui. La route mal éclairée se déroulait par les deux vitres blindées arrière. Il se laissa aller, appuyant la tête contre la paroi du fourgon. Avec un soupir, il ferma les yeux.

L'image de Linceul lui apparut. Ils avaient retrouvé Franco et le Chinois à sept heures précises au bar de piazza Irnerio.

«C'est toi, Linceul? avait lancé Franco de sa voix nasale. Peigne-toi, le matin, *mortacci tua!*»

Franco aimait l'ordre et la propreté, et les cheveux gras de Linceul, dressés comme des asperges, le dégoûtaient.

La BMW s'était enfoncée dans la circulation de la via di Boccea vers la Caisse rurale et le boulot

tranquille. Le Chinois, qui avait dû prononcer dix-huit mots dans toute sa vie, et qui savait ne plus pouvoir se rattraper, riait en chargeant sa mitraille.

René détestait les armes, mais c'était un peu comme si un chirurgien détestait les bistouris ou un plombier les clés à molette. Il s'agissait des outils du métier. D'une manœuvre habile, Linceul s'était garé à cent mètres de la Caisse rurale à huit heures et demie. Tendus, transpirants, ils avaient observé la banque qui ouvrait ses portes.

Un hurlement réveilla René. L'homme aux cheveux jaunes s'était jeté de tout son poids sur le carabinier le plus âgé, qui, ayant de bons réflexes, lui avait décoché un coup de genou dans les parties. L'homme roula à terre en gémissant de douleur. L'autre militaire était resté immobile, comme si de rien n'était.

« Font chier, les Roumains », jura le vieux carabinier.

Le fourgon freina. La porte arrière s'ouvrit. René se préparait à descendre quand le jeune carabinier l'arrêta.

« Non. C'est pas ton tour. »

L'autre militaire saisit le Roumain par les jambes et le traîna vers la portière. Lorsqu'ils passèrent devant lui, René sentit l'odeur de vin et d'ail qu'exhalait l'homme à moitié évanoui. Le jeune se leva, prit le Roumain sous les bras et aida son collègue à le décharger comme un sac-poubelle. Les portes étaient ouvertes, René en profita pour

jeter un regard au-dehors. Il aperçut un espace à ciel ouvert. Une cour, certainement, bien qu'un projecteur puissant l'empêchât de bien y voir.

«Et moi?» demanda-t-il.

Les portes du panier à salade se refermèrent sans qu'une réponse lui soit apportée, et le moteur s'éteignit. Un silence irréel enveloppa René. Pas un son, pas un bruit, pas une voix humaine. Il était dans une cour. Ce n'était pas celle de la prison de Rebibbia, il l'aurait reconnue immédiatement. Il pouvait s'agir d'un hôpital, d'un marché ou d'un parking. D'un côté, sous un lampadaire halogène qui dispensait une lumière jaune urine, se trouvait une cabane aux fenêtres sombres. Pas âme qui vive.

Dans la camionnette, il commençait à faire chaud. René s'approcha de la paroi en métal qui le séparait de l'habitacle. Il frappa. Aucune réponse. Il frappa plus fort. L'écho des vibrations ferreuses s'éteignit dans le silence de la nuit. Pourvu qu'ils ne l'aient pas oublié ici.

Il s'assit et patienta.

Diego s'était retourné dans son lit pendant au moins deux heures. Rien à faire. Plus les minutes passaient, plus son angoisse augmentait. L'insomnie. L'impuissance.

Il avait essayé de s'endormir en pensant à sa voiture, qu'il devait emmener chez le garagiste, en comptant les moutons, en imaginant les chutes du Niagara. Finalement, il avait évoqué l'image de la fille qui avait rejoint le bureau quelques semaines plus tôt. Elle n'était pas belle. Mais quand on reste au même endroit huit heures par jour, onze mois par an, la moindre greluce devient facilement appétissante. Une jupe courte, des talons hauts, un parfum aux fleurs sauvages peuvent effacer un nez bossu, des yeux de limande, un corps mal foutu. « Excitation d'entreprise ». C'est comme ça que le définissait Pierluigi, son voisin de bureau. La décision de se masturber pour se fatiguer n'avait servi à rien.

Étendu sur le dos, les yeux au plafond, Diego pensait qu'il avait eu tort de refuser ce billet en

tribune. AS Roma/Juventus, c'est toujours un beau spectacle. Mais il n'en pouvait plus de passer ses journées avec Luigi, le meilleur ami de son père. Il passait son temps à dire : « Ton père aimait ci, pas ça. À ton âge, ton père était déjà directeur. Ton père ceci, ton père cela. » Le docteur Luigi Cappella lui renvoyait son échec au visage chaque fois qu'il ouvrait la bouche. Son lit était une planche cloutée, et l'odeur de sa propre transpiration commençait à le dégouter. Il se leva et se rendit à la fenêtre. Le boulevard Ostiense était désert. Une voiture passa, laissant derrière elle les lampadaires et le silence. Quelques néons, les arbres pourris qui s'agitaient lugubrement dans la brise de trois heures et quart, pas un rade ouvert. Le Sedatol, un comprimé végétal à peine plus puissant qu'une tasse de camomille, ne lui faisait aucun effet. Il devait retourner voir son médecin. Il lui fallait quelque chose de plus fort.

Il entra dans la salle de bains. Se rinça les aisselles. Tandis qu'il se lavait, il aperçut son reflet dans le miroir. Il n'aimait pas ses cheveux roux, ses taches de rousseur sur les joues, ses sourcils si clairs qu'on les discernait à peine. Pas plus que son nez camus à la Carlo Verdone ni ses yeux de chien abandonné. Il éteignit la lumière et alla s'asseoir sur le canapé, dans son salon-cuisine. Sa maison s'arrêtait là. Quarante-huit mètres carrés pour six cent cinquante euros par mois. L'écran de la télévision le regardait. Il chassa l'idée. S'il tombait sur un film, il serait obligé de le regarder en entier, et il se coucherait à cinq heures du matin. Un jeu,

peut-être, mais quels jeux passent à trois heures du matin ? Il alluma tout de même.

Quelqu'un expliquait l'équation de Schrödinger pour l'oscillateur harmonique quantique. Paf ! Un miracle. Ses paupières s'alourdirent. Cette fois, c'était la bonne. Il laissa la télé allumée sans le son, prêt à toute éventualité, et retourna lentement au lit. Le sommeil arrivait. Tel un serpent, il rampait le long de sa colonne vertébrale. Par la fenêtre, les lumières de la rue lui semblaient déjà floues. Il s'allongea et sentit enfin ses os pousser un soupir de soulagement. Il y était. Il partait dans les bras de Morphée.

Tels des ongles sur un tableau noir, son portable se mit à bruire. Diego sursauta et s'assit au bord de son lit, hébété. À quatre heures dix, son portable sonnait. À la cinquième sonnerie, ce serait le répondeur. Si on l'appelait à cette heure-là, il y avait un problème. C'était certain. Pieds nus, il s'élança vers le salon.

La patte de lion de la commode de famille faux-Empire, seul legs de ses parents, lui fractura trois orteils. Après deux secondes de suspens, une douleur infernale se déchaînerait. Il en profita pour se jeter sur son téléphone. Tandis qu'il décrochait, la douleur le transperça telle une lame brûlante.

« Ahhhhhhhh !

— Alarme Beghelli. Alarme Beghelli. Ici grand-mère. Je vais mal. J'ai besoin d'aide ! Alarme Beghelli ! »

Sa grand-mère !

Au deuxième message préenregistré, il sentit la

douleur refluer. Il courut dans sa chambre. D'une élégante véronique, il évita le pied de la commode et ramassa en boitant les vêtements qu'il avait semés là à onze heures et quart. Il les enfila en vitesse, aussi vif que s'il avait dormi huit heures. L'adrénaline, songea-t-il. Il prit les clés de chez lui et se précipita dehors.

Il avait mal aux orteils, et l'ascenseur était bloqué au septième. Il s'élança dans l'escalier.

La rue était froide et silencieuse. Le ciel avait encore un parfum de nuit. Il tourna dans la via Caffaro et, un instant plus tard, arrivait en bas de chez sa grand-mère. Il ouvrit le portail et se jeta dans l'ascenseur, qui mit un temps biblique à monter trois étages. Finalement, il arriva à sa porte et entra.

« Mamie ! Mamie ?! »

Sa grand-mère était allongée sur le ventre, dans son lit. On aurait dit qu'elle avait déjà passé l'arme à gauche. La lumière bleuâtre du supermarché d'en face éclairait son visage à travers les rideaux en dentelle, lui donnant un aspect encore plus sinistre. Ses joues creuses, ses cheveux blancs lâchés qui gisaient sur l'oreiller évoquaient une vieille Navajo. Diego s'approcha.

« Mamie, je suis là ! »

La vieille femme ouvrit lentement les yeux, comme si elle sortait d'une autre dimension. Puis elle vit le visage de Diego.

« Umberto ! »

— Mais non, mamie. Je suis Diego !

— Diego ?! » Elle le fixa de ses yeux d'un bleu

éteint, un peu aqueux. «Diego! Qu'est-ce que tu fais ici? Qu... Quelle heure est-il?

— Mamie, l'alarme! Tu m'as appelé au téléphone. L'alarme Beghelli!»

Sa grand-mère revenait lentement à la réalité.

«Quelle heure est-il?

— Quatre heures et demie!

— Moi, je t'ai appelé?»

L'alarme, un petit bouton en plastique que la grand-mère portait habituellement autour du cou au bout d'un cordon de l'AS Roma, avait glissé sous ses fesses. En se retournant, elle devait avoir appuyé dessus. Diego soupira.

«Mais putain, mamie!»

La femme le regardait d'un air hébété, entre deux eaux. Elle alluma sa lampe de chevet. Le visage de son petit-fils était lourd de ressentiment.

«Mais tu ne peux pas faire attention? On croirait l'histoire du garçon qui criait au loup!

— Je... Je rêvais... C'était Umberto... Ehhh...»

Umberto, son mari, mort en 1952. Dans le lit d'une autre, dans un bordel de San Giovanni. La famille avait toujours gardé le secret.

«Mon Umberto... Mais toi, qu'est-ce que tu veux?

— Ce que je veux? Mamie, moi aussi j'étais en train de rêver! Et tu as fait sonner l'alarme!

— Ah... J'ai sonné l'alarme... Tu dormais?

— Non, je jouais aux petits soldats!»

Il s'en voulait d'être désagréable avec sa grand-mère, mais il était furieux.

«Je suis morte de fatigue... Ehhh...»

Ce soupir de douleur, ce «ehhh» que sa grand-mère laissait échapper dans la conversation, comme si ses poumons avaient une fuite de gaz, mettait Diego hors de lui. Il avait envie de la gifler chaque fois que ce «ehhh» franchissait ses lèvres. C'était un «ehhh» lourd de sens. Elle le prononçait avec résignation, il signifiait : «Ehhh... Je suis vieille et fatiguée, personne ne m'aime, vous m'avez abandonnée, je suis un poids et vous avez hâte que je meure.»

«Bon, allez, je vais essayer de me recoucher... Quelle nuit, quelle nuit !

— Ehhh... À quoi ça sert que je vive ? Seulement pour avoir mal aux os... Pourquoi est-ce que Notre-Seigneur ne m'a pas encore rappelée ? Combien de temps je vais devoir attendre?... »

Diego se posait la même question.

«J'y vais, mamie. Olga vient demain. Tu as de quoi lui payer la semaine ?

— Non.

— Alors je passe demain avant d'aller au bureau pour te donner des sous.

— Olga ne vient plus.

— Pourquoi ?

— Ehhh... Elle m'a fâchée... »

On ne pouvait pas résoudre la question de la femme de ménage à quatre heures trente-cinq du matin.

«Tu aurais dû me le dire ! Demain je t'en chercherai une autre.

— De toute façon, cette maison est dégueulasse. Tu sens comme ça pue ? D'accord, je suis vieille,

mais... Je voudrais au moins mourir dans une maison, pas dans une écurie...

— Je viendrai nettoyer après le travail.

— Je ne te crois pas... Ehhh... »

Diego le savait. Ce n'était ni l'artériosclérose, ni Alzheimer, ni la distraction typique des personnes d'un certain âge. Mamie Ida était une casse-couilles. Elle n'avait jamais rien fait d'autre que casser les couilles. D'abord à son mari Umberto. Ensuite, au père et à la mère de Diego qui, décédés dans un accident, la leur avaient laissée en héritage, à lui et à son frère. Mais son frère, lui, n'en avait jamais rien eu à foutre. Le poids de l'octogénaire pesait depuis trop d'années sur ses seules épaules, qui le faisaient maintenant souffrir.

« Demain matin, je te cherche quelqu'un, peut-être ma concierge qui...

— Non ! Elle est calabraise et elle pue l'ail.

— D'accord. Un ami a une Philippine qui...

— Pas de gens de couleur chez moi. Je veux qu'elle soit italienne, russe ou, encore mieux, polonaise. Ehhh... J'aime bien les Polonais. Ils sont comme le pape.

— Je te cherche une Polonaise. Ukrainienne, Lettone, tout ce que tu veux. Maintenant, je vais dormir. »

Une lumière, une inquiétude s'alluma dans les yeux de mamie Ida.

« Il est quelle heure ?

— 4h43. »

La vieille roulait les yeux sous l'effet d'un immense effort mnémonique. La toile d'araignées

de rides de son visage se tendait sous l'effet de la concentration, son nez se plissait.

« Qu'est-ce qu'il y a, mamie ?

— Douze heures ont passé ?

— Depuis quand ?

— Depuis que j'ai pris mes antibiotiques.

— Quand est-ce que tu les as pris ?

— Qu'est-ce que j'en sais !... Je me rappelle pas. J'ai un certain âge, moi... eh... Je peux pas me souvenir de tout. Je regardais la télévision. Il y avait Gerry Scotti. »

Ça devait être vers sept heures.

« Non, mamie, ça ne fait pas encore douze heures. »

Elle le regarda, sérieuse.

« J'ai une fuite aux toilettes... Tu me cherches un plombier ? »

Un plombier, en plus. Qui coûterait au minimum cent euros, songea Diego.

« Oui, mamie, je t'en cherche un... Maintenant je vais au dodo... »

— Attends, laisse-moi réfléchir », l'arrêta mamie Ida.

Dix inquiétantes secondes s'écoulèrent. La vieille regardait Diego. Elle réfléchissait. Son cerveau moulinait. Elle cherchait, cherchait, cherchait, elle espérait trouver une autre demande, un problème, n'importe quoi pour épuiser les forces qui restaient à Diego.

« Je retourne au lit... Espérons que j'arriverai à dormir. »

C'était bon. Diego s'éloigna, direction la porte de la chambre.

Il sourit, la salua d'un geste et sortit de chez elle. Sa grand-mère éteignit la lumière et ferma les yeux.

« Espérons qu'il me laisse dormir... Diego, il vient, il discute, mais il ne pense pas que j'ai le sommeil léger... Maintenant, je ne vais pas me rendormir... Ehhh... Quelle saleté, la vieillesse. Comment je vais faire pour dormir... »

Et elle sombra instantanément.

La rue l'accueillit par une bouffée de gasoil. Le camion poubelle libérait le ventre des containers. Le bruit se répercutait dans sa tête. Il était cinq heures du matin. Il décida de s'acheter un croissant, puisque le bar Maggioni avait ouvert son rideau et que deux hommes en coupe-vent jaune buvaient un café.

Le bar Maggioni était le lieu de rencontre des membres les plus purs et les plus intransigeants du virage Sud. Partout, des photos de joueurs posant avec le patron. De Pruzzo à Del Sol, Curcio, Di Bartolomei en passant par Totti. Et, encadrée au milieu, trônait celle de Paulo Roberto Falcão.

Diego s'approcha de la caisse où Ernesto Maggioni, dit Ba-balle, dominait l'endroit de ses quatre-vingt-dix-sept kilos et cinquante-huit ans mal portés.

« Tu me donnes un croissant ?

— Je te l'emba-balle ?

— Merci. »

Ernesto prit le croissant et l'emballa de ses mains grasses.

« *Aò*, t'en fais une tête-tête. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Je dors pas.

— Ça, c-c'est la branlette ! »

Maggioni et les deux clients éclatèrent de rire.
Diego, non.

« C'est combien ?

— Allez, m-m-m-marre-toi un coup, Diego.
Sinon à qu-qu-quoi bon vivre ? »

Diego sourit et paya. Il quitta le bar et rentra enfin chez lui. Il lui restait tout juste trois heures de sommeil.

Il venait de s'assoupir. Un bruit, et c'était fini. Il écarquilla les yeux d'un coup. La portière du fourgon s'était ouverte et un autre carabinier, vingt ans tout au plus, monta et s'assit. René le regarda mais ne dit rien. Le véhicule redémarra et se mit en route.

« On va où ? Ça fait deux heures que je suis là-dedans.

— Pourquoi, t'es pressé ? » répondit le jeune militaire, ironique.

Un visage insignifiant, de ceux qu'on oublie aussitôt. Sauf que lui, il avait bien dormi, il avait pris un café, songea René en le regardant avec mépris.

« Vous trouvez ça bien, de laisser moisir quelqu'un dans un fourgon ?

— Et braquer une banque ?

— Quel rapport ? Ça, c'est un pari. Je l'ai perdu et je vais au trou. Mais vous pouvez pas me torturer comme ça !

— Pour moi, une balle dans la nuque et le problème serait réglé. »

Ça se voit qu'il n'a pas lu Beccaria, se dit René.

Lui, par contre, il lisait, beaucoup. Dès qu'il pouvait. Il était allé au lycée, et jusqu'au bout. Il était sûr que question culture générale, il le battait à plate couture, le carabin.

« Tu connais la capitale de la Mongolie ? »

Le brigadier le regarda sans comprendre.

« Tu la connais, oui ou non ? »

— Non...

— Et en quelle année Charlemagne a été couronné empereur ?

— Non...

— Et où ?

— Non plus.

— Oulan Bator, Noël de l'an 800 à Rome.

— Noël 800 ? Ah, ouais, y avait machin, là, le pape et les Bourbons. Ou les Autrichiens, non ?

— 800, pas 1800. Je te démonte !

— Comment ?

— Ignorant, tu sais que dalle. Maintenant, dis-moi où on va.

— À la caserne. » Le carabinier reprit son sourire sournois. « Et là, je-sais-tout de mes couilles, tu vas passer en comparution immédiate et tu te feras quelques années à Rebibbia. Ça te va comme ça ? »

— Et moi, je fais appel, je sors et je te casse la gueule, répliqua calmement René.

— Pourquoi tu le fais pas tout de suite ? Qui t'en empêche ? demanda le militaire avec un accent napolitain toujours plus marqué.

— Ta mère. Si ça se trouve, c'est aussi la mienne,

tu sais ? Quand il était jeune, mon père allait souvent aux putes. »

Le carabinier mit quatre secondes à comprendre. Le sourire disparut de son visage rasé de frais et il tenta un coup de coude sur le nez de René. Mais il l'atteignit à la joue, le propulsant en arrière. Le militaire se leva pour lui donner un coup de pied, mais il avait mal calculé la hauteur du fourgon. Il prit un coup sec sur la calotte crânienne. Son képi tomba, et il grimaça de douleur. René se releva, un peu étourdi, et lui lança un coup de genou dans les couilles. Le jeune homme s'affaissa à terre avec un râle de douleur, puis reçut un coup de pied en plein visage. Un jet de sang noirâtre éclaboussa la portière du véhicule blindé. À ce moment, le fourgon freina. René perdit l'équilibre et tomba en avant, écrasant le petit doigt du brigadier, qui poussa un hurlement inhumain. Les portes s'ouvrirent, et deux carabiniers entrèrent. René sentit qu'on l'attrapait par les épaules. Il tenta de se retourner. Puis la lumière s'éteignit.

La course des hamsters

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR SAMUEL SFEZ

Quatre délinquants montent un braquage qu'ils plantent de façon magistrale. Le moins malin de tous, René, se fait attraper par des policiers qui semblent surtout intéressés par le magot... Parallèlement, Diego, le frère de René, employé à la caisse de retraite, est sollicité en secret par un de ses chefs : le gouvernement veut lancer l'opération An Zéro pour éliminer les seniors, ces derniers coûtant trop cher à la société...

Les deux frères vont devoir se serrer les coudes pour sortir entiers de ces situations tordues.

ANTONIO MANZINI

Né à Rome en 1964, Antonio Manzini est acteur, scénariste et réalisateur. Il vit en Italie. En France, c'est son roman *Piste noire*, premier tome d'une série mettant en scène le capitaine Rocco Schiavone, qui l'a révélé au grand public.



ANTONIO MANZINI
LA COURSE
DES HAMSTERS

Cette édition électronique du livre
La course des hamsters de Antonio Manzini
a été réalisée le 14 octobre 2020
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072898938 - Numéro d'édition : 367839).

Code Sodis : U32988 - ISBN : 9782072898976.

Numéro d'édition : 367843.